

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1965)
Heft: 44

Artikel: Y a-t-il des Valaisans?
Autor: A.G. / Cherpillod
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1029056>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'«esprit maison» de l'Institut universitaire des hautes études internationales

Politique universitaire

Jusqu'à une date récente, les milieux patronaux sont demeurés relativement indifférents au contenu et à l'esprit de l'enseignement universitaire, spécialement dans l'ordre des sciences humaines. Mais en plusieurs pays européens la tendance s'ébauche aujourd'hui à donner au patronat une faculté d'intervention directe.

Cette remarque est signée Jean Meynaud (Le Coopérateur suisse, p. 325) ; il parlait, on le sait, en connaissance de cause, son indépendance d'esprit n'ayant pas toujours été agréée dans ce pays.

Pourquoi cette intrusion ? Jean Meynaud l'expliquait en deux chiffres. Dans une dizaine d'années, la population active, d'après les estimations des instituts d'études démographiques, est censée augmenter de 14 %.

Dans le même laps de temps, les cadres supérieurs, c'est-à-dire ceux qui reçoivent une formation de type universitaire, doubleront leur effectif.

Aujourd'hui, la politique du personnel et du recrutement des cadres supérieurs est donc une des préoccupations dominantes des grandes entreprises privées ; d'où leur souci d'écarter dès leur sortie de l'université les meilleures têtes, afin de pourvoir au renouvellement de leurs états-majors.

Cette politique revêt des formes diverses : parfois, l'on se contente d'avoir un pied dans la maison, c'est un siège au Conseil académique, c'est l'attribution — non sans générosité — d'une bourse pour aider un chercheur. Ou bien, cas extrême, certaines entreprises n'hésitent pas à créer des écoles spécialisées dans la formation des cadres privés, sur le modèle de la Business School d'Harvard : cas de l'IMEDE, créée à Lausanne par Nestlé, et du Centre d'études industrielles à Genève.

L'Institut des hautes études internationales à Genève se situe à mi-chemin entre l'université traditionnelle et l'école de cadres. Cas original, il mérite une description.

Un rose bonbon agressif

C'est dans un des plus beaux parcs de Genève que l'on découvre l'IUHEI (Institut universitaire de hautes études internationales). Sous les grands arbres, les lignes modernistes (bois et béton) des pavillons forment un parfait contraste avec le rose bonbon agressif de la villa Barton, où sont concentrés les bureaux de la direction, des professeurs, et la bibliothèque.

L'institut fut fondé en 1927 par William Rappard et Paul Mantoux. Il a pour but « l'étude scientifique des relations internationales contemporaines. Les questions y sont traitées des points de vue historique, juridique et économique ».

Le corps enseignant compte 29 professeurs et chargés de cours. Parmi eux, quelques-uns sont des professeurs permanents. A citer, au nombre de ceux qui illustrèrent ou illustrent la maison, Maurice Beaumont, qui enseigna à l'institut, qu'il quitta pour la Sorbonne, l'histoire contemporaine, notamment l'histoire allemande, Paul Guggenheim, professeur de droit international de réputation mondiale, et, célèbre dans son genre, Wilhelm Röpke, vénérable bloc erratique du libéralisme économique du siècle dernier.

L'institut est aussi équipé, administrativement et financièrement, pour recevoir des professeurs « visiteurs » qui, de passage à Genève, viennent y donner quelques leçons - conférences. L'institut s'honore d'avoir reçu Galbraith, Aron, etc. Ainsi, il peut tisser un réseau de relations universitaires, qui porte au loin sa réputation au point qu'il n'est pas rare, outre-Atlantique, que l'on s'étonne d'apprendre qu'à côté de l'IUHEI, il existe aussi une université d'Etat, à Genève.

Deux cent soixante étudiants suisses et étrangers y préparent une licence en sciences politiques (mention études internationales) ou un doctorat en sciences politiques. Parmi les quelques bons travaux livrés par la maison, citons la thèse de Friedländer sur Hitler et les U.S.A., ou celle de Molnar sur la conférence de Londres de la Première Internationale.

Mais comment est organisé un institut privé de cette importance et de quel air du temps vit-il ?

La direction

La direction appartient à un conseil exécutif où siègent de droit le chef du Département de l'instruction publique du canton de Genève et le recteur de l'Université.

Les trois autres membres sont MM. David Morse, directeur du Bureau international du travail, M. Willy Bretscher, rédacteur en chef de la « Neue Zürcher Zeitung », conseiller national radical, qui, à deux reprises, présida la commission des Affaires étrangères, M. Philippe de Weck, directeur général de l'Union des banques suisses, et que l'on retrouve, à ce titre, aux conseils d'administration de l'usine Sécheron, de l'U.S. Rubber Overseas, de Renault-Suisse, de l'Office du livre S. A. Membre éminent du Rotary, M. de Weck authentifie par le grade de colonel la qualité aristocratique de son sang fribourgeois. Quant au directeur de l'IUHEI, le professeur Jacques Freymond, est-il nécessaire de le présenter ? Conseil d'administration de Nestlé, de la « Gazette de Lausanne », commission du Département politique fédéral qui choisit nos futurs diplomates. Colonel E.M.G., il siège au Comité international de la Croix-Rouge sous la présidence de son ancien supérieur hiérar-

chique, le colonel Gonard, qui enseigne à l'institut, où, curieux chassé-croisé, le président de la Croix-Rouge dirige un séminaire intitulé « War and Politics ». M. Freymond est aussi professeur extraordinaire à la Faculté des lettres de Genève ; et, chose étonnante, la faculté sœur de la même université genevoise, celle des sciences économiques et sociales, vient de le nommer docteur honoris causa, mention « études internationales », titre même des doctorats décernés par son propre institut !

Au conseil de la fondation de l'IUHEI, on trouve les mêmes noms, plus le conseiller fédéral chargé du Département de l'intérieur et M. Robert Triffin, professeur à l'Université de Yale, un économiste libéral de droite.

Echantillonnage complet donc qui groupe la presse, la banque, l'armée, la Croix-Rouge, la diplomatie, les magistrats politiques, les institutions internationales, les universités suisses et étrangères. Incontestablement, l'institut est proche de la « réalité » : à la fois académique et dans le vent.

La FERIS

Une deuxième fondation soutient l'institut : la fondation pour l'étude des relations internationales en Suisse (FERIS). M. Albert Pictet la préside : il y apporte le prestige du patriciat genevois et, comme administrateur de nombreuses sociétés (SODECO, Ursina, Guigoz, Fibre de verre, etc.), il assure la liaison avec diverses industries suisses ; M. Freymond est secrétaire trésorier ; les autres membres sont : M. Déonna, conseiller national libéral, l'un des dirigeants de la Société pour le développement de l'économie suisse qui, en sa qualité d'administrateur de plusieurs S. A., facilite le contact avec le monde industriel. (A relever notamment les Ciments Portland et le « Journal de Genève ») ; le recteur de l'Université de Genève, et M. Paul Ladame, journaliste, ancien directeur des actualités cinématographiques, ex-chroniqueur radiophonique qui, en 1950, cherchait 5 millions de dollars pour lancer un grand journal européen et américanophile, ancien chef des services de presse de l'AELE, secrétaire de la conférence européenne des recteurs ; comme chargé de cours M. Ladame enseigne à l'Université de Genève... la méthodologie de l'information.

Le financement

Des fonds privés assurèrent le départ. D'abord le Laura Spelman Rockefeller Memorial Fund, puis la Fondation Rockefeller. Elle offrit cinq millions. Les premières années furent sans souci.

Mais les fondations américaines ont un principe : elles ne renouvellent pas automatiquement leurs dons. Elles désirent répartir leurs largesses. Elles ne

Y a-t-il des Valaisans ?

Faire le portrait d'une race — la phrase est de l'auteur même — c'est à quoi prétend Maurice Chappaz dans son livre : « Le portrait des Valaisans »¹. Il y aurait donc une race valaisanne. S'agissant d'une espèce de bovidés, j'en tombe d'accord avec les éleveurs. Hélas, il s'agit d'une espèce d'hommes. Où l'auteur présume, sceptique je demande à voir. Que le Valais nous apparaisse avec une figure aux traits parfois originaux, sans doute : mais ce truisme vaut pour toutes les micro-cultures, basque, bretonne ou haut-alpine. Demandez à n'importe lequel d'entre les écrivains genevois ou vaudois âgés de moins de soixante-dix ans de célébrer le peuple de leur canton comme une « race » : ils se récuseront épouvantés. On me rétorquera que la population valaisanne a moins connu le métissage que ses voisins du Léman — de pauvres sang-

mêlés. Mais pourquoi se hausser du relatif historique à l'absolu humain ? C'est un saut qu'il convient de s'interdire.

Vrai recueil d'histoires du cru, le livre de Chappaz abonde en anecdotes. Etes-vous amateur de pittoresque, de descriptions superficielles, il vous séduira. Mais si vous exigez de la littérature qu'elle soulève la gaze des apparences pour vous restituer la chair du monde, vous serez déçus : Chappaz reste prisonnier du folklore. A chacun son domaine : l'Amérique aux Américains, aux folkloristes le folklore — ils l'étudieront en savants. L'écrivain a tout autre chose à nous livrer : il doit nous proposer une totalité. L'univers de Chappaz est clos : il se renferme sur une mythologie. Son Valais de curés, de crétins et de présidents est peuplé de silhouettes, tragiques ou farcesques : nous aurions voulu des hommes. Cette

absence majeure, je la déplore, parce que Chappaz sait écrire. Témoin ces pages où le tourisme vandale est exécuté d'une main sûre. Le style de Chappaz lui appartient. Nous ne le discuterons pas : il a le mérite d'exister. Mais le style n'est qu'un instrument de travail. Que fait Chappaz du sien ?

¹ « Cahiers de la Renaissance vaudoise ».

Cherpillod.

Cherpillod aime plusieurs œuvres de Chappaz, il place haut la poésie. D'où ses exigences. Mais pourquoi le conte, les histoires ne seraient-elles pas littérature ? On les aime chez Diderot ou Rabelais. A trop exiger de la littérature, ne risquait-on pas de l'obliger à être toujours guidée, totale ? La valaisannerie pas plus que la vaudoiserie ne sont estimables. Mais les histoires du cru, pourquoi pas ?

A. G.